

De l'individu libre et autonome : retour sur un grand mythe contemporain

Bernard LAHIRE - 14 Février 2008

L'individualisme et l'autonomie, des conquêtes de l'homme moderne ont déjà une très longue histoire. A travers ce cycle de conférences-débats, le Conseil de développement du Grand Lyon et l'ENS LSH vous invitent à réfléchir sur les modalités du vivre ensemble dans une société d'individus.

Ce parcours combine 3 approches :

- Les formes actuelles de l'individualisme à la lumière du foisonnement des expressions communautaristes
- Les ressources mobilisées par les individus pour agir sur la société doivent-elles être confortées ?
- L'acteur public peut-il se saisir de ces évolutions pour concevoir le tissage du collectif aujourd'hui ?

Nous avons souhaité vous offrir, à la suite de chaque conférence, une synthèse sous forme de vade-mecum où vous retrouverez la teneur de l'exposé, afin de tisser avec vous un lien tout au long du cycle.

Lisez vite ce petit - trait d'union -

occidentales, sont définies comme "individualistes" (François de Singly¹, « Sociologie de la famille », *Encyclopædia Universalis*). Le consensus scientifique évoqué n'existe pas ! Buchmann et Eisner montrent bien que l'individu "autonome" et "réflexif" a pour modèle le discours de la psychothérapie : l'« individualisme » a partie liée avec la montée historique des experts du "soi". Pour Gilles Lipovetsky², les individus contemporains se présentent sous la forme de "myriades d'êtres hybrides sans appartenance forte de groupe". Dans une telle société, il n'y a plus vraiment ni de groupes ni de classes un tant soit peu stabilisés. Donc, fini le temps du "fossé tranché entre les groupes", terminés "les identités et les rôles sociaux, jadis strictement définis". Le sociologue devient politique ou idéologue, il mélange des propos analytiques et normatifs. Devant cette confusion des genres – Dubet et de Singly opposant un individualisme libérateur à la désintégration des cadres sociaux – il faut rappeler, avec Durkheim, que le rôle du savant est "d'exprimer le réel, non de le juger"³.

2. Individu/société : sortir des oppositions rigides

Pour Galland et Dubet, avec la montée de l'individualisme et le déclin des institutions, le monde serait de moins en moins déterministe. Mais le déterminisme sociologique met en lumière ce qui conduit les individus à opérer des choix différenciés. Le "choix" individuel s'explique par les expériences socialisatrices passées des individus comme par les conditions présentes de leurs actions : parler de "libre-arbitre", c'est abdiquer toute ambition explicative. Le monde n'est pas moins socialisateur aujourd'hui qu'il le fut hier : les cadres de la socialisation se transforment.

Norbert Elias démonte cette opération. Posant "les individus" et les "contextes sociaux" comme des réalités fondamentalement distinctes, séparées, isolées, on tente de saisir (dans un second temps) leurs relations, ce qui les articule. Ce *tour de passe-passe théorique* fait croire que la société est extérieure à l'individu et que l'individu ne fait pas partie de ce qui est censé être extérieur à lui. L'opposition traditionnelle individu/société représente les individus comme des *piquets fixes* entre lesquels la corde des relations ne se tendraient qu'*a posteriori*. Mais qui a créé ces « piquets » ? Ce sont évidemment les relations sociales ! Évoquer des "comportements

LA CONFÉRENCE

1. La "montée de l'individualisme" : réalité ou mythe ?

Au nom de l'individualisme, on parle souvent du déclin des institutions (famille, école...) en affirmant que les collectifs (groupes, classes, communautés...) ne rendent plus compte des comportements individuels. Ces analyses sont-elles scientifiquement étayées ? Relèvent-elles de discours idéologiques ? Les hiérarchies culturelles, les inégalités sociales d'accès à la culture, les institutions familiales, scolaires et culturelles et leur travail de socialisation disparaissent-elles avec les groupes, classes et leurs cultures ?

Selon François Dubet, le "mythe de l'intériorité" se serait "lentement constitué en Occident, jusqu'à devenir une évidence normative pour chacun de nous", de même qu'un autre "impératif, celui d'être autonome".

Et le "mythe" serait devenu "réalité" et s'imposerait à tous. On rêve que des enquêtes viennent soutenir ou infirmer cette "impérieuse nécessité d'autonomie" censée emporter le chômeur de longue durée comme l'ouvrier ou le haut fonctionnaire. Malheureusement, seul les philosophes et essayistes libres viennent étayer la démonstration. Ainsi les sociétés contemporaines,

¹ F. de Singly, "La naissance de l'individu individualisé et ses effets sur la vie conjugale et familiale", in F. de Singly (ed.), *Être soi parmi les autres*, tome 1, Famille et individualisation, 2001, L'Harmattan, Paris, p. 6.

² G. Lipovetsky, *L'Ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain*, Paris, Gallimard, Folio, 1993.

³ E. Durkheim, *Éducation et sociologie*, PUF, Paris, 1977.

individualistes" conduit-il à douter de la nature sociale des individus ? Le comportement d'un individu particulier n'est ni le produit d'une "pure intériorité" ni l'effet d'un "contexte extérieur" à lui : il est le fruit des relations d'interdépendance passées et présentes qui se sont exercées et s'exercent sur lui. Par delà les métaphores, quelles recherches sociologiques mener pour caractériser l'individualisme" ?

3. Les conditions sociales de production d'une individualisation

Selon Norbert Elias, le sentiment d'être un individu original, doté d'un "for intérieur", s'enracine dans les effets d'une division du travail de plus en plus poussée. L'adulte consacre une grande partie de son temps à un travail spécialisé : il inhibe ainsi de nombreuses inclinations et dispositions « générales » constituées dès l'enfance. Les individus se sentent étrangers au monde social, étouffés en tant qu'être singulier. Tenir l'individu ou le for intérieur comme lieu de notre ultime liberté, c'est l'un des grands mythes contemporains. La sociologie historique des formes d'unification du "soi" tente d'expliquer les conditions sociales d'apparition de ce mythe. De fait, la célébration de l'unité du soi est un trait permanent de nos sociétés. Le "nom propre" associé au "prénom", symbolisé dans la signature manuscrite, les formes discursives de présentation du soi, de son histoire, de sa vie (*curriculum vitae*, éloges funèbres, biographies, etc.), en sont des attestations performatives.

4. Les luttes pour exister comme individu singulier et autonome

La publicité télévisée est un hymne permanent à la singularité individuelle : "J'aime être différent. C'est agréable d'être différent. *Body smarts* c'est différent. Être différent, c'est bien."⁴ Mais comment se distinguer alors que des millions de consommateurs auront fait le même choix que soi ? Classement et positionnements se jouent en permanence dans le monde social : être remarquable et remarqué par son excellence dans tel ou tel domaine (scolaire, sportif, professionnel, etc.), se séparer du commun par des signes de distinction, voilà le moyen de se sentir différent. Et l'individualisation par l'excellence est loin d'être une chose nouvelle. Avec sa tradition de notation individuelle et de classement, l'école y participe au moins depuis le XV^e siècle (collèges d'Ancien Régime). Le modèle scolaire produit une "hiérarchie des valeurs", qui explique que les "forts en mathématiques" soient mieux classés que les "forts en gymnastique"⁵.

Un programme de recherche sur les logiques d'individualisation sociale doit prendre en considération au moins trois éléments.

1/ Ces logiques ne marquent que certains univers sociaux : ainsi la famille repose largement sur le don de soi.

2/ Dans les sous-univers qui hiérarchisent les individus, il y a plus de "banals participants" que d'"individus singuliers" qui sortent du lot : l'individualisation concerne peu d'individus.

3/ Enfin, les univers où prévalent ces logiques n'ont ni le même poids ni le même sens : se distinguer par une réussite scolaire remarquable ou par la participation à une émission de télé-réalité n'a pas les mêmes effets dans le temps.

5. La pédagogie de l'autonomie

Alors que certains sociologues soulignent la "montée de l'individualisme", l'école peine à sortir de la pédagogie collective mise au point au XVII^e siècle, pour passer à une pédagogie différenciée qui tienne compte du niveau de performance de chaque élève, et essaye de considérer les enfants comme autonomes. La pédagogie frontale (maître face aux élèves) a été inventée pour instruire des groupes, non des individus. Le passage à un autre modèle pédagogique suppose des bouleversements : lieux différenciés dans les classes, abandon de l'idée d'inculcation d'un savoir chez l'élève, explicitations des consignes pédagogiques. Les élèves doivent alors travailler seuls pendant que le maître – appelé *facilitator* ou guide – circule dans la classe. Cette méthode fonctionne bien pour des enfants à fort capital scolaire et culturel, l'école parvenant presque à réaliser le rêve pédagogique de l'autonomie. Mais des freins existent : d'abord, cette pédagogie est extrêmement *chronophage* pour les enseignants (beaucoup d'outils et de séquences pédagogiques à préparer), et surtout, les enfants ne sont pas tous dans le même état d'autonomie en entrant à l'école (compétences, envies, motivation). Dès lors, d'un coup, la catégorie d'autonomie devient le stigmate de l'enfant ne parvenant pas à s'insérer dans cette pédagogie ; on parle alors d'enfant « non autonome » alors que l'autonomie est précisément ce que l'école permet d'acquérir ! Ces formes de stigmatisations devraient conduire les chercheurs à moins parler des processus d'individualisation idéalisés mais à étudier les nouvelles formes de catégorisation et de construction symbolique des différences sociales qui en découlent.

ÉCHO DES DÉBATS

Il faut mettre à distance les enjeux politiques et idéologiques qui se déploient au sein du discours sociologique pour étudier les interdépendances individus/société.

Certains sociologues décrivent leur monde social idéal, un ensemble d'individus atomisés, sapant du même coup la légitimité des revendications collectives.

Les effets de tyrannie de la majorité chez les jeunes sont extrêmement forts, véhiculés par le marché, le cinéma et la culture « jeune ». Peut-on être un « vrai jeune » en disant qu'on aime le jazz ou la musique classique ?

Durkheim et Weber montrent que nos sociétés, en s'étendant, s'organisent en microcosmes à l'intérieur du macrocosme. Affirmer cette pluralité d'espaces sociaux ne doit pas mener à minimiser les grandes fractures de l'espace social.

⁴Publicité de la télévision canadienne, mai 2002.

⁵Cf : Descombes, Vincent, *Proust. Philosophie du roman*